

La chronique des arts

Exposition d'art esquimau aux États-Unis

Le consulat canadien à Minneapolis, É.-U., a organisé récemment une exposition d'art esquimau qui fut présentée non seulement au consulat mais à Duluth, au *Tweed Museum of Art* de l'Université du Minnesota, ainsi qu'aux Bibliothèques de Minneapolis et de St. Paul. Plus de 2 000 personnes ont visité l'exposition qui comprenait des gravures, des estampes, des sculptures sur pierre, sur cuivre et sur os.

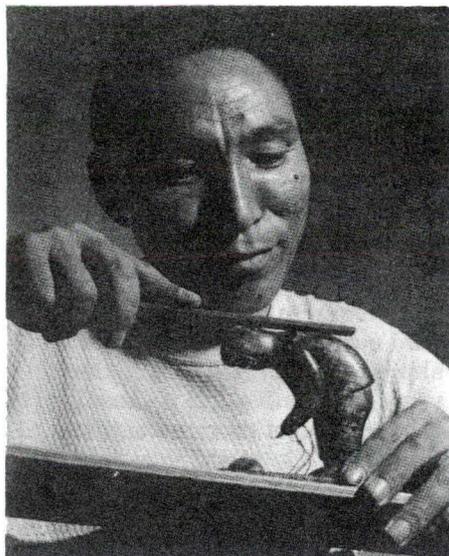
Un art millénaire

L'Homme, depuis toujours, cherche à se perpétuer au-delà de la mort, d'où sa culture, et à imprimer à la matière la forme de sa pensée, d'où son art. Qu'il soit de Sumer ou de Mésopotamie, de Lascaux ou de l'Arctique, l'homme de l'année zéro, un zéro qui dure un millénaire, inventorie son présent pour accéder à l'au-delà.

Depuis des millénaires, l'Esquimau sculpte la pierre ou l'os. Sculpter pour satisfaire au besoin spirituel d'un hommage à ses propres divinités, ou pour son propre plaisir, est, pour l'Esquimau, le simple prolongement de l'accomplissement des rites de la vie quotidienne. Jusqu'à récemment en effet, pour fabriquer les armes de chasse et les outils qui lui permettaient de survivre, le chasseur esquimau devait apprendre à frotter, faire éclater, gratter et creuser ses matériaux, l'os et la pierre. L'objet utilitaire fabriqué, l'Esquimau l'ornait de dessins représentant les esprits qui, selon sa religion animiste, peuplent l'univers. Il sculptait également des amulettes pour le protéger des mauvais esprits, et des miniatures représentant l'animal que le chasseur souhaitait tuer.



Trio
(Gravure sur pierre de Kenojuak)



Francis Iksik
artiste esquimau

Curieusement, ce n'est que depuis une vingtaine d'années que l'homme blanc commença à s'intéresser aux stéatites sculptées par les Esquimaux et qui représentent les phoques, les ours, les oiseaux et les poissons de son univers familier ou des scènes de sa vie quotidienne. La gravure vint lorsque l'homme blanc, vers 1958, apporta l'encre et le papier et enseigna aux Esquimaux à graver sur pierre plate, à encre les traits du dessin et à en tirer des impressions nettes. Les Esquimaux ne se servent pas de presse mais appliquent la feuille de papier à la pierre encreée, puis frottent au verso avec la main. La gravure sur cuivre n'a fait son apparition qu'il y a quelques années et permet à l'artiste de faire lui-même l'incision et de dessiner directement sur le métal comme il le fait sur l'os. Si la sculpture est le fait de l'homme esquimau (car c'est le chasseur lui-même qui est l'artiste), la femme esquimaude, elle, a trouvé dans l'estampe un mode d'expression qui lui convient par excellence. "Son imagination est plus fertile parce qu'elle est plus proche des esprits", expliquent les Esquimaux. Kenojuak, dans ses dessins, a exploré le monde de son imagination, peuplés d'oiseaux enchantés ou de visions d'esprits de formes aquatiques. Depuis dix ans, elle puise dans ses rêves mais en aucun moment elle n'a exprimé la réalité de sa vie quotidienne.

On ne peut qu'être touchés, nous, citadins, par ce lien intime entre

l'Homme et la Nature, si dépouillée et si cruelle soit-elle, qui se dégage avec tant d'éclat, de fraîcheur et de simplicité de l'art quotidien de ce peuple au destin unique. Ce lien est tellement omniprésent et transcendant que nulle part on n'y verra l'homme en lutte contre l'homme.

~ ~ ~

Le prix Philippe-Hébert 1976 est décerné à Marcelle Ferron

La Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal a attribué le prix Philippe-Hébert 1976 au peintre québécois Marcelle Ferron.

Après Jean-Paul Lemieux, Alfred Pellan, Jean-Paul Riopelle et Sylvia Daoust, Marcelle Ferron devient ainsi le cinquième lauréat de ce prix, créé en 1971 pour couronner les personnalités du domaine des arts plastiques. Ce prix comporte une bourse de 1 000 \$ et la médaille *bene merenti de patria*.

Notes biographiques

Marcelle Ferron est née à Louiseville, Québec, en 1924. Après des études à l'école des Beaux-Arts de Québec, sous la direction de Jean-Paul Lemieux (1941-42), elle participe au mouvement automatiste (1946-1953) et signe, en 1948, le *Refus global*.

De 1953 à 1965, elle vit et travaille à Paris, expose dans cette ville ainsi qu'à Bruxelles et Munich. A Paris, elle participe aux salons "Réalités nouvelles" (1957-1960). "Comparaisons" (1957-1965) et à plusieurs expositions. De 1958 à 1969, elle travaille la gravure et illustre le recueil de Gilles Hénault *Voyage au pays de mémoire*. En 1961, elle obtient une médaille d'argent à la Biennale de São Paulo. En 1962-1963, elle participe à l'Exposition itinérante (Paris, Turin, Milan, Zurich) "Six peintres canadiens" et à plusieurs expositions collectives (Spolete, Rome, Londres).

Depuis quelques années, Marcelle Ferron travaille le vitrail moderne. Elle a réalisé entre autres, une immense verrière au Pavillon CIT de l'Expo 67, avec l'architecte Roger D'Astoux, et les verrières pour la station Champ-de-Mars du métro de Montréal. Après avoir été professeur à la faculté d'architecture de l'Université Laval à Québec, elle enseigne maintenant à la faculté des arts visuels de cette même université.